

Nos deux fugitifs, résignés et forts, se rangèrent gaîment autour de cette table improvisée et soupèrent de grand appétit.

—Il faut maintenant songer aux besoins de demain, fit observer Du Cantel lorsque leur faim fut apaisée. Je vais dormir deux heures, et je retournerai à notre maison pour voir si nos ennemis nous ont rien laissé.

—Nous quitter ! s'écria Marie-Jeanne alarmée, si on te surprenait !

—Sois sans crainte ! Les bandits sont partis, et ils ne peuvent soupçonner mon retour ; du reste, j'irai chez nous à la faveur de la nuit et je reviendrai avant l'aube.

—Tu seras prudent, au moins ! supplia la jeune femme. Que deviendrions-nous dans ces bois, mon ami, privés de ton secours et de ton appui ? Et puis, te savoir aux mains de ces impitoyables agents du fisc qui te tortureraient, avant de te faire subir le sort de la pauvre vieille Thibault ! Oh ! j'aimerais mieux mourir.

—Pas de folle terreur, amie. Notre position est horrible, je le sais, mais je vous sauverai. Pour cela j'ai besoin que tu n'abattes pas mon courage, ma chère Marie-Jeanne.

—D'ailleurs, il faut aviser ; je ne puis pas demeurer inactif ici et vous laisser mourir de faim.

—Eh bien ! va ! je serai vaillante et forte, dit la jeune femme en donnant un baiser réconfortant à son brave et bon Noël.

—Cette nuit, il faut aller au plus pressé, reprit Du Cantel. Je retournerai à notre ancien domicile et je tâcherai de rapporter des vivres et notre argent caché, si les ruines de notre maison ne sont pas assez complètes pour avoir tout anéanti. Mais nous ne pouvons abandonner aux corbeaux et aux oiseaux de proie le corps de la malheureuse vieille Thibault. La nuit prochaine nous tâcherons de lui donner une sépulture en terre chrétienne. Aide aux petits et aux faibles ; respect aux morts !

Comme il l'avait dit, Du Cantel dormit à peu près deux heures. Il s'éveilla sans bruit, déposa un baiser d'adieu sur les lèvres de sa femme qui souriait à quelque rêve heureux, et sortit, sans éveiller personne, du souterrain où il laissait tout son cœur, sa chère Marie-Jeanne et ses deux enfants, car désormais il confondait dans une même affection sa Jeannette et petit Pierre.

Il prit des sentiers détournés, écoutant les bruits, explorant l'horizon, s'arrêtant à la moindre alerte, enfin prenant toutes les minutieuses précautions que lui commandait la prudence, car il savait combien il avait besoin de la liberté et de la vie pour les êtres chers qu'il laissait au milieu du bois,

Il arriva sans encombre auprès de sa demeure, et son cœur se serra. Il reconnut la haie qu'il avait si souvent franchie d'un bond, en revenant de voyage, pour se trouver plus vite dans les bras de sa femme. Tout le tableau de son bonheur passé lui revint en souvenir et se retraça tout à coup sous ses yeux, et il eut comme un éblouissement. Puis le sentiment de la misère actuelle faisant tout à coup irruption dans son âme, il eut comme une folle rage au cœur. Pourtant la vue des lieux qui lui étaient chers donna un nouveaux cours à

ses pensées ; il songea que son malheur n'était peut-être que passager et que bientôt sans doute il pourrait reprendre sa douce existence d'autrefois.

Il souriait déjà à l'espérance, lorsqu'un cri d'horreur s'échappa de sa poitrine.

A ses yeux stupéfaits venait de se montrer tout à coup un spectacle terrifiant !

CHAPITRE XV

Les paysans pourront manger, l'herbe pousse.

Marie-Jeanne n'avait pas vu sans effroi son mari retourner à leur ancienne demeure.

Reviendrait-il de son excursion nocturne ? Les soldats du fisc n'avaient peut-être pas encore quitté le village, ils étaient peut-être à l'affût, attendant le retour de celui qui leur avait fait subir un si rude échec. Sans nul doute ils battaient la campagne, explorant les environs, fouillant tout ce qui pourrait servir de retraite ou d'abri.

Ses trances étaient cruelles. Elle savait que si son Noël était pris, il serait immédiatement exécuté.

Après s'être assurée que les enfants dormaient, elle remonta à l'entrée du souterrain qui leur servait d'asile, jeta les yeux autour d'elle et écouta.

La nuit était profonde, et les arbres de la forêt en épaissaient les ombres. Il courait dans les fourrés des bruits étranges, mystérieux, qui la faisaient frissonner.

Les bois ont des rumeurs bizarres, cris d'animaux, gémissements des branches se frottant entre elles, murmures du vent qui se mêlent, se confondent et forment comme des plaintes et des bruissements sinistres.

Elle demeura longtemps, émue, frissonnante.

Parfois, elle entendait des trépidations sur le sol, et tout son être tressaillait.

Était-ce Noël qui accourait ? Elle faisait, haletante, quelques pas pour aller au-devant de lui, puis elle s'arrêtait tout à coup, terrifiée.

On marchait dans une direction opposée, ou du moins il lui semblait entendre des pas.

Elle s'arrêtait, pâle, prête à défaillir.

Si leurs ennemis avaient envahi la forêt !

Peut-être leur asile était-il découvert !

D'un bond elle fut vers les ruines du rendez-vous de chasse : ses enfants étaient là, elle accourait pour les protéger.

Puis, rassurée, elle s'apercevait le cœur inondé de joie qu'elle avait cédé à une vaine terreur et que c'était une fausse alerte.

Cependant, ce bruit de pas qu'elle avait entendu ?

Tout à coup elle frémit, et des craintes nouvelles vinrent l'assaillir.

A cette époque, la France était couverte de vastes forêts. Les fauves les hantaient, et les seigneurs qui avaient seuls droit de chasse, les poursuivaient moins pour en purger les taillis que pour se procurer le plaisir de courre la bête.

Si pendant son absence, quelque fauve allait faire